

LA FEMME.

Conférence à N.D. de Paris,

Par le R.P. Matignon, de la Compagnie de Jésus.

Parmi les hommes publics, nous en avons trouvé un qui a la mission d'aider tous les autres, ou plutôt de suppléer à leur impuissance. Le Ministre de la religion est, comme on l'a bien dit, la force sociale par excellence; à l'exemple de son divin chef, il est l'homme de la paix et travaille à l'établir, soit entre les diverses classes de la société, soit dans l'intérieur des familles; s'il le peut, sur le terrain inébranlable de la vérité, et quand il en est empêché, sur celui de la tolérance et de la charité chrétiennes.

Mais l'humanité ne s'absorbe pas tout entière dans le petit bataillon du sacerdoce, ou dans l'armée plus nombreuse de nos législateurs, de nos magistrats et de nos fonctionnaires. Elle ne se compose pas même uniquement de cette multitude de citoyens, aux mains desquels nous trouvons le pouvoir électoral; à côté d'eux, je vois la Femme à qui vous n'accordez pas de suffrage, que vous n'admettez pas à l'honneur de gérer les emplois publics. Doit-elle se plaindre d'être déshéritée? Faut-il, comme certains sophistes de notre temps, réclamer pour elle un pied d'égalité absolue avec l'homme, y compris la jouissance des droits politiques?

J'estime, Messieurs, que ceux qui font entendre ces revendications, sont les ennemis les plus redoutables de cette influence sociale, dont j'ai à vous parler aujourd'hui. Ils n'ont pas compris que la Femme n'est faite, ni pour commander les armées, ni pour écrire des lois, ni pour gouverner les peuples; mais que, comme l'a dit un homme de génie, elle fait quelque chose de plus grand que tout cela, puisque c'est sur genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde.

Nous ne pouvons donc passer sous silence le rôle qui lui appartient; et d'autre part, il convient de nous renfermer dans le cadre spécial que nous nous sommes tracé tout d'abord. Par conséquent, Messieurs, je ne viens point énumérer devant vous les prérogatives de la Mère de famille, supputer la part qu'elle prélève dans les affections du foyer, sonder les profondeurs où son action atteint, dans les principales déterminations de la vie; je ne viens point considérer l'Épouse sur ce siège d'honneur où la tendresse de l'homme la fait asseoir, ni vous montrer cette domination pacifique à laquelle rien ne résiste, par ce que son point d'appui est au fond des coeurs. Un jour peut-être, la série naturelle de nos réflexions nous forcera de nous arrêter devant ces douces et majestueuses physiono-

mies, les plus attachantes, sans contredit, de toutes celles que l'on rencontre ici-bas.

Pour le moment, mon dessein a quelque chose de plus général. Quelle que soit la position particulière qui ait été faite à la Femme, je voudrais calculer avec vous le degré de crédit qu'elle a coutume d'obtenir, la force d'impulsion qui lui est propre, le mouvement qu'elle est en état d'imprimer autour d'elle. Action d'autant plus sûre qu'elle est moins bruyante, d'autant plus irrésistible qu'elle demeure d'ordinaire plus secrète et plus cachée. Sa continuité décuple ses forces ; les qualités séduisantes qui l'accompagnent, désarment les résistances qu'elle pourrait rencontrer ; en outre, l'adresse dont elle est douée et la flexibilité de ses évolutions font qu'on la subit sans le savoir, et qu'on est vaincu avant même d'avoir tenté le combat. L'humble filet d'eau qui coule sans s'arrêter et tourne tous les obstacles, se creuse, sous la verdure, un lit mieux dessiné que le torrent impétueux avec sa furie violente, mais éphémère. Ainsi, Messieurs, l'influence de la Femme traverse d'ordinaire sans grand fracas le champ de notre humanité. Vous ne voyez pas les fleurs qu'elle fait éclore ; vous ne sentez que le parfum qui embaume ses rives ; cependant le courant, qui se dérobe sous ces trésors de vie, poursuit avec persévérance le but qu'il s'est fixé ; et s'il a rencontré la roche dure, il l'a peut-être usée en se frayant un passage ; et s'il a trouvé des aspérités de terrain, il les a évitées habilement sans perdre de vue sa route. Toute couverte qu'elle est, cette marche n'échappe point à l'œil de l'observateur ; et il arrive bien vite à cette conviction, que rien de grand ou de petit ne se conclut dans le monde, sans qu'une part considérable en doive être attribuée à la Compagne de l'homme.

Cette assertion, je le sais, ne trouvera point, parmi vous, de contradicteurs. Au lieu donc d'insister davantage, il vaut mieux chercher la raison intime du phénomène que nous signalons, en faire, si vous voulez, la philosophie. Cette recherche ne sera point, de notre part, une vaine et stérile spéculation ; elle renferme, au contraire, les leçons les plus salutaires.

Nous avons à nous demander d'où vient à la Femme cette puissance, et comment elle en use dans nos sociétés. Quelle économie providentielle lui permet de nous imprimer, en quelque sorte, la forme qui lui plaît ? En quoi sommes-nous marqués de son sceau et portons-nous son effigie ? Tous ont intérêt à le savoir ; et de graves conséquences se rattachent à la réponse que nous cherchons ensemble.

I

L'influence dévolue à la Femme dans nos sociétés a deux racines principales, l'une qui plonge dans les profondeurs de la nature, l'autre qui puise ses éléments dans le Christianisme lui-même.

Et d'abord, Messieurs, remarquons ensemble cette loi, dont l'application est universelle. Tout ce qui exerce une puissance ici-bas, la tient, directement ou par un détour, de l'une de ces deux sources premières, établies au sommet des choses, qui s'appellent la force et la beauté. Je ne fais pas à ces mots l'injure de les restreindre aux acceptions vulgaires, dans lesquelles on resserre trop souvent leur ampleur naturelle ; je leur laisse leur sens élevé ; je reconnais les deux domaines qui leur appartiennent, c'est-à-dire l'ordre physique et l'ordre moral.

Qui ne sait, par exemple, que la force n'est pas toujours l'énergie matérielle, mais qu'il faut mettre au nombre de ses manifestations diverses l'intelligence, le courage, la vigueur de la volonté, la persévérance de l'action ? De même la beauté se révèle partout où respandit le nombre, l'harmonie. Vous l'aimez dans cette régularité de traits, qui fait le charme dans un visage humain ; mais elle ne triomphe pas moins dans la juste proportion de nos pensées et de nos actes, elle revêt toutes ses grâces dans les œuvres de la sagesse.

Ainsi comprises, la force et la beauté ont en main un pouvoir incontesté ; je ne crains point de dire que nous trouvons en elles les deux reines de ce monde. La première s'impose par voie de domination, la seconde s'insinue doucement et cherche à gagner les cœurs ; autant l'une assujettit et soumet tout ce qu'elle rencontre, autant l'autre attire et captive tout ce qu'elle atteint ; supériorité et séduction, voilà les moyens qu'elles mettent en œuvre ; ils suffisent amplement pour leur assurer l'empire.

C'est qu'en effet, Messieurs, il y a là comme une double révélation d'en haut, qui imprime à la créature une sublime ressemblance. Dieu, lui aussi, est à la fois force et beauté, puissance et harmonie. Lorsque, sur les ailes d'une religieuse contemplation, nous cherchons à nous élever vers lui et à nous faire quelque idée de son adorable nature, c'est autour de ces deux points lumineux que nous voyons se grouper tous les autres rayons dont se compose sa gloire. Comme s'il fallait donner raison à ces sages d'autrefois, qui représentaient la divinité sous la forme d'une ellipse ; et comme si sa vie avait pour foyers les deux attributs que nous venons de dire. Aussi bien le dogme chrétien nous rend raison de cette divinité mystérieuse, lorsqu'il met, en face l'un de l'autre, le Père, auquel appartient la puissance, et le Verbe, qui est l'expression même de la beauté, tous deux féconds, comme un seul principe, tous deux épuisant dans un acte, qui leur est commun, les ressources infinies d'une vertu éternellement productive.

Et d'autre part, en s'adressant à l'homme, les deux manifestations qui nous occupent, saisissent en lui tout ce qu'il y a de plus vital. Elles le prennent par les côtés les plus sensibles de son être ; elles lui enlèvent d'ordinaire toute volonté de résistance. Il est dompté, ou il se sent entraîné ; également vaincu dans chacun des deux cas et réduit bientôt à

avouer sa défaite. Et s'il arrive que les deux effets s'ajoutent l'un à l'autre, si la force et la beauté se sont donné la main pour opérer de concert, il en résulte l'action la plus irrésistible qu'on puisse imaginer, ou dans l'ordre matériel, ou dans le monde des âmes.

Mais c'est trop de demander aux êtres finis de présenter ces deux propriétés à la fois. Le plus souvent les dons sont partagés, on les voit se répartir entre plusieurs sujets ; et l'on dirait qu'ils évitent avec soin de se réunir, au même degré, dans un seul. C'est la Providence qui l'a voulu ainsi, par pitié pour nous ; car il était à craindre que l'orgueil ne nous égarât dans une coupable adoration de nous-mêmes ; puis elle a jeté par là dans son œuvre une variété qui en forme un des caractères les plus brillants, en même temps qu'on y trouve une preuve non équivoque de son inépuisable surabondance.

Or, vous savez, Messieurs, comment le partage s'est opéré. Dans la juste distribution des faveurs divines, l'homme a reçu comme apanage la force, ce qui veut dire en premier lieu l'intelligence pour concevoir, celle de la volonté pour entreprendre ; à quoi il fallait bien aussi que s'ajoutât celle des muscles, pour qu'il fût en état d'exécuter ses projets. La dot particulière de la Femme a été cette grâce merveilleuse qui la caractérise, ce charme inné de sa personne, surtout cette sensibilité, cette tendresse, dont le siège est dans son cœur, qui font, des pures affections, le besoin et la loi de sa vie. La nature a été si prodigue envers elle que c'est à peine si le paganisme, après tous ses abaissements auxquels il l'avait soumise, était parvenu à la dépouiller entièrement de ses privilèges. On aimait encore à respirer en elle comme le parfum d'une terre primitive moins frappée de malédiction que les autres ; et Tacite nous parle de ce je ne sais quoi de divin, que les Germains nos pères trouvaient toujours de vivant dans leurs filles et dans leurs épouses. Taut il est vrai, comme l'a dit un de nos écrivains catholiques, qu'après la chute originelle, Dieu voulut laisser à l'homme sa Compagne, afin que, dans son exil, il pût encore se souvenir du paradis.

Au point de vue social, si c'est l'homme qui fait les lois, c'est la Femme qui crée les mœurs, les habitudes. L'un est le principe et la source première de la vie ; le premier est un commandement qui s'impose ; la seconde une école où l'on reste longtemps, à laquelle on revient presque toujours tôt ou tard, et dont on est heureux surtout d'entendre les leçons dans les moments critiques et difficiles de la vie.

Somme toute, laquelle des deux influences l'emportera ? Quelle est, de ces deux actions, celle qui vous paraît devoir être prépondérante ?

O Femme, si tu connaissais le don de Dieu ; si scires *donum Dei* ! Tu te plains parfois de la part qui t'est échue, et tu penses que la nature t'a moins favorablement traitée. Il est vrai qu'elle ne t'a point donné ces membres robustes, prédestinés à tout à un rude travail ; il est vrai

qu'elle ne semble pas avoir réservé pour toi cette puissance de compréhension, qui est le lot d'un petit nombre. Tu n'a fait ni la *Somme* de saint Thomas, ni la cathédrale de Cologne, ni la scène de la *Transfiguration* ou celle du *Jugement dernier*. Mais en revanche, que de compensations précieuses dans ces qualités aimables et sympathiques, si bien en rapport avec la mission que tu dois remplir ! Qu'il le veuille ou non, l'homme reste souvent médiocre, et n'arrive point à la taille qu'il fallait atteindre. Pour toi, à moins de repousser les avances du ciel, tu seras toujours à la hauteur de tes œuvres.

Que dis-je ? Messieurs, elle dépassera de beaucoup ce niveau et étendra bien plus loin son pouvoir. Car s'il faut découvrir ici le mobile ordinaire des affaires humaines, le trouverez vous toujours, dites-moi dans la forme matérielle ou dans la puissance du génie ? Ce qui mène le monde, ne sont-ce pas plutôt ces ressorts invisibles et ces fils cachés, qu'on ne saisit pas tout d'abord ? En présence d'un événement inattendu, chacun s'arrête et se demande : Qui a fait cela ? Et les uns répondent : C'est l'ambition des princes. Et d'autres s'écrient : Ce sont les passions des peuples. Pour moi, Messieurs, remontant jusqu'à l'origine vraie de tout ce qui s'est accompli, je dirai quelquefois avec plus de raison : La cause première de tout ce que vous avez sous les yeux, ce pourrait bien être une Femme.

Ainsi rien de plus fort que cette faiblesse, même en la prenant au seul point de vue naturel ; montons plus haut maintenant, et voyons ce qu'elle devient sous l'Evangile.

Je rends grâces au ciel de ce que nous ne pouvons plus parler de la réhabilitation de la Femme par le Christianisme, sans avoir l'air d'exploiter un lieu commun et de rebattre inutilement une vérité devenue banale. Le fait est accepté, il est hors de conteste. Mais ce qu'on y remarque le moins, est précisément ce qu'il renferme de plus admirable. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de faire remonter à cette créature d'élite les degrés qu'elle avait si tristement descendus ; la place qu'il lui assigne est bien au-dessus de celle qui lui serait revenue légitimement, quand on n'aurait jamais troublé l'ordre de la nature. Comme une famille déchue, qu'un bienfaiteur généreux ne se contente pas de restituer à son rang d'autrefois, mais qu'il comble de plus de gloire, de plus de richesses, et qu'il établit à un niveau de beaucoup supérieur. On dirait que la loi évangélique a travaillé tout exprès pour la Femme, qu'elle a eu à cœur de la venger de ces mépris passés, que l'ayant trouvée dans un abîme de dégradation et d'ignominie, elle a voulu compenser ses humiliations précédentes en la dotant d'une grandeur qui dépassait toute espérance. Voilà, Messieurs, ce qu'on ne comprend pas toujours et ce qu'il importe de mettre en lumière.

De quelle façon cette prodigieuse élévation s'est-elle opérée ?

D'abord, vous le savez, le mariage est devenu un sacrement. En

vertu d'une institution souverainement glorieuse pour notre race ; le jeune homme et la jeune fille ne peuvent plus unir leurs destinées sans accomplir un acte auguste, qui a son retentissement dans la cité de Dieu, et qui produit ici-bas une grâce spéciale s'étendant à toute la vie. Or, avez-vous calculé les avantages immenses qui en résultent pour l'épouse ? C'est elle surtout qui recueille le bénéfice de cette institution, elle qui revêt, de ce fait, un caractère sacré et presque divin. A l'abri de ces dispositions odieuses du code païen, qui permettaient le divorce, qui autorisaient la polygamie, elle peut désormais vivre en paix, sans avoir continuellement à craindre de perdre tout ce qu'elle a de plus cher. Qui dira les souffrances que le dogme de l'indissolubilité lui a épargnées ? Qui racontera les hontes auxquelles il l'arrache et les désespoirs dont il la préserve ? C'est par là, Messieurs, qu'elle s'est tout à coup trouvée si haut dans les appréciations générales. Non-seulement elle avait acquis cette personnalité, que la loi ancienne lui refusait ; mais ses droits étaient placés sous la protection de la religion, ils devenaient l'objet d'une garantie toute-puissante. Comme elle grandit en face de l'homme, s'il faut qu'il voie en elle l'image vénérée de l'Épouse du Christ ; s'il doit avoir pour elle le même amour que le Verbe incarné portait à sa chair sacrée ; si tous deux, par leur union, figurent ce qu'il y a de plus grand et de plus chaste dans les mystères chrétiens !

C'étaient là des idées étranges et nouvelles, mais peu à peu elles sont entrées dans nos mœurs. Dix-neuf siècles d'enseignement religieux ont fini par les acclimater dans le monde et nous les familières. Je le sais bien, de nombreux efforts sont tentés aujourd'hui pour les abolir ; il ne manque pas d'hommes qui voudraient vous ramener au code païen et rompre ce nœud de l'indissolubilité toujours gênant pour les passions humaines.

On aura beau faire, on ne nous arrachera pas ce qui s'est, en quelque sorte, mêlé à notre sang, ce qui constitue un des traits principaux de notre caractère. Tant que notre pays n'aura pas entièrement brisé avec Jésus-Christ, en dépit de scandales nombreux et publics, en dépit de lois défectueuses et que plusieurs ne craignent pas d'appeler immorales, le respect de la femme restera un sentiment éminemment français ; nous le garderons comme un des plus précieux héritages que nous aient légués nos ancêtres ; et c'est lui qui nous assurera une place au premier rang des nations civilisées.

Non seulement l'Évangile a richement doté l'épouse, mais le plus beau type qu'il propose à notre vénération dans l'humanité, est celui d'une Femme. Je fais abstraction du Christ lui-même, puisque la lumière divine qui jaillit de son front rend toute comparaison impossible. Après lui, le chef-d'œuvre sorti de notre race ; c'est cette Vierge Mère, aux pieds de laquelle l'univers entier tombe à genoux. S'il est vrai, comme le dit le

Livre sacré, que le regard du Tout-Puissant se promène sur le monde des âmes et y cherche des perles de grand prix, nulle part il ne trouvera rien qui approche de ce diamant unique, dont la valeur et l'éclat éclipsent tous les autres. O fille de Juda, vous avez montré à tous ce que pouvait devenir cette pauvre créature, foulée aux pieds pendant si longtemps et abreuvée des dédains universels. Vous-même l'aviez annoncée ; toutes les générations humaines devaient proclamer votre bonheur. Les générations humaines ont fait plus ; elle n'ont pas voulu que votre chasteté fut dans le monde comme un miracle isolé, sans imitation, sans reproduction vivante.

Voilà pourquoi des légions immaculées se lèvent encore, à toute heure, et disent à ce siècle étonné : Nous ne vous demandons rien. Ce n'est pas l'or qui nous tente, car celui que nous avons entre les mains, nous le rejetons loin de nous. Ce ne sont point les distinctions qui nous attirent, car nous ensevelissons sous un manteau de bure jusqu'au nom qui nous avait été donné parmi les hommes. Les plaisirs, nous ne les connaissons plus. La liberté, nous n'en usons que pour la soumettre à un joug volontaire.

Messieurs, que prétendent ces Femmes qui passent devant nous sans rien regarder de ce qui nous séduit, sans rien aimer de ce qui nous passionne ? Leur vie n'eût-elle point d'autre mérite, elle est faite assurément pour relever dans nos pensées un sexe qui se montre capable de semblables sacrifices. Vous l'appeliez faible, et c'est lui qui vous montre l'exemple de la force. Vous vous imaginiez que tout son pouvoir était dans les grâces naturelles que le ciel lui a départies ; la religion lui montre une autre source de puissance dans le mépris de cette même beauté, dans l'abandon de tout ce qui pouvait le faire valoir aux yeux des hommes. Ce dépouillement nous révèle, dans la Femme, des ressources que le monde ancien ne soupçonnait pas. Il perpétue, au milieu de nous, cette race féconde par sa chasteté, riche par son dénûment, grande par ses abaissements et ses libres humiliations. Les païens, s'ils l'avaient connue, lui auraient dressé des autels ; eux qui honoraient les fausses vertus de leurs vestales, auraient placé nos Vierges Chrétiennes au-dessus de toutes les divinités de leur Olympe.

Que penser, Messieurs, de ceux qui ne veulent plus les souffrir parmi nous, et qui, pour se recommander aux suffrages de leurs concitoyens, promettent publiquement d'employer tous leurs efforts à les chasser de leurs maisons et de leurs écoles ?

Le dirai-je ? Le Christianisme, bien qu'il soit fait pour tous, semble avoir un faible pour la Femme, tant il met de soins particuliers à l'achever et à l'embellir ! Ne remarquez-vous pas un rapport sympathique entre nos dogmes et les qualités naturelles dont elle est douée ? D'instinct comprend, et voilà pourquoi vous la voyez courir avec tant d'empresse

ment vers les choses religieuses. La foi entre sans difficultés dans cette intelligence où tout s'éclaire en passant par le cœur. Nos mystères font vibrer vivement les cordes de cette sensibilité, qui semble faite tout exprès pour en saisir les harmonies. La loi évangélique a déclaré qu'elle n'était qu'amour : comment ne se trouverait-elle pas à l'unisson avec une âme dont ce sentiment seul constitue toute la vie ?

D'ailleurs, les vertus que prêche la religion siéent si bien au caractère de la Femme ! On dirait que la mission de l'une se confond avec celle de l'autre ; car toutes deux sont appelées à élever l'homme, à le fortifier ; toutes deux doivent savoir le consoler, le diviniser. Faut-il trouver étrange qu'elles se donnent la main, qu'elles soient, en quelque sorte, inséparables ? L'opinion générale n'est pas sans le sentir ; et aujourd'hui encore, la Femme qui repousse systématiquement la religion, apparaît au milieu de nous comme un prodige sinistre. Oui, quand son talent jetterait un grand éclat, c'est un météore funeste, que les incrédules eux-mêmes n'envisagent pas sans effroi. De loin, peut-être, ils semblent l'admirer, mais ils craindraient de voir le signe malfaisant se fixer sur leur demeure ; et lorsqu'il leur faudra une compagne de leur vie, nous ne serons point surpris si, laissant là leurs préjugés, ils viennent la chercher de préférence parmi les jeunes filles dont l'enfance s'est abritée au pied de l'autel.

Pourtant vous trouverez encore çà et là quelques sophistes attardés qui regrettent les *voltairiennes* d'un autre âge, race éteinte, dont le type ne se retrouve plus guère aujourd'hui, mais qu'on voudrait bien ressusciter, parce qu'on craint dans une épouse l'influence de la foi et des pratiques religieuses. Et quoi ! leur dirai-je, excluez-vous cette touche du maître qui donne à l'œuvre sa perfection, qui lui imprime le cachet du génie ? Si admirablement douée que vous supposiez une Femme, tant que la main de la religion ne l'a pas façonnée, elle ne sera jamais qu'une ébauche. Ah ! de grâce, laissez à la fleur sa rosée, ne lui dérobez pas son soleil. Ces qualités naturelles ont besoin, pour se développer, de la chaleur qui vient d'en haut. Cette beauté reste terne et manque d'auréole, si un rayon du ciel ne l'illumine et ne la fait resplendir. Comment la vertu serait-elle sûre d'elle-même, si elle ne se sent greffée sur une foi sincère ? D'ailleurs, ce n'est pas seulement le devoir, c'est aussi le bonheur de ces êtres chéris qui est ici en cause. N'enviez pas à leurs jours de joie ce complément nécessaire ; surtout, n'enlevez pas cette unique consolation à leurs jours d'épreuves, de deuil et de tristesse.

Messieurs, on a eu raison de le dire, la Femme est elle-même une sorte de religion. Dieu l'a placée près de vous comme une poésie supérieure, pour vous arracher au froid réalisme de la vie vulgaire, et comme une harmonie céleste, qui chante les cantiques de Sion jusque sur les bords désolés des fleuves de Babylone. Si la lyre divine se tait, ou si vous la forcez à ne plus redire que des accents profanes et mondains, que va

devenir le pauvre exilé, et qui lui rappellera la patrie absente ? Rien ne le soutient plus dans ses épreuves, rien ne le réveille plus de son assoupissement ; la grâce lui manque, du moins celle qui devait s'incarner pour lui sous une forme aimable et lui faire entendre une voix si douce. Gardons-nous, Messieurs, de nous déshériter nous-mêmes en déshéritant la Femme. Quoi qu'il arrive, c'est d'elle que la société procédera, et tôt ou tard vous reconnaîtrez qu'elle se fait infailliblement à son image.

II

J'ai à vous montrer maintenant les principales formes que revêt cette influence et les objets sur lesquels elle s'exerce.

Le plus souvent, Messieurs, c'est la Femme qui détermine l'attitude générale qu'on prend dans le monde vis-à-vis de la richesse. Non pas que l'argent ne soit partout le dieu de ce siècle ; mais il y a des degrés dans le culte qu'on lui rend et dans les empressements dont il est l'objet ; certaines populations se montrent plus âpres au gain, elles paraissent plus invinciblement possédées de ce démon du lucre. On dirait qu'elles ne peuvent vivre si toutes les sources ne sont détournées à leur profit, et ne contribuent à alimenter le fleuve de leur superbe opulence.

D'où vient en elles cette recrudescence de cupidité ? Il n'en faut point chercher d'autres causes que le luxe de la Femme et les profusions nécessaires pour défrayer sa vie fastueuse.

C'est ce qui force l'homme à courir éperdûment à la recherche de l'or ; voilà ce qui crée en son cœur une avidité que sans cela il n'aurait peut-être jamais connue. Que voulez-vous qu'il fasse en présence d'un problème insoluble ? Comment établir l'égalité entre deux quantités, dont l'une demeure fixe, tandis que l'autre s'accroît suivant une loi constante ? Le budget qu'il avait équilibré hier, est déjà insuffisant à la situation d'aujourd'hui ; parce que, dans l'intervalle, le monde a marché et que ses usages s'imposent comme autant de lois tyranniques. Les ressources étant limitées, les besoins se multipliant à l'infini, il faut sans cesse ouvrir de nouvelles veines, inventer de nouveaux procédés. La vie se transforme en un froid calcul, où les sentiments élevés n'ont plus de place.

S'il arrive que devant ces exigences, un homme ne trouve plus d'autre ressource que de se jeter dans des opérations ténébreuses, vous vous indignez avec raison, vous flétrissez justement celui qui met la main dans ces honteuses manœuvres. Hélas ! Messieurs, plaignez-le bien plus encore ; ou plutôt gémissiez sur un état social qui force parfois des consciences honnêtes à se démentir, pour trouver une issue à l'impuissance financière, que le luxe a fatalement amenée.

S'agit-il d'une alliance où va se décider l'avenir, le jeune homme court, non après la vertu, mais après la fortune. C'est une dot qu'il épouse, en fermant les yeux sur la personne ; et quand il ne parvient pas à la ren-

contrer, il aime mieux vouer son foyer à l'isolement et sa vie à un célibat, dont la vertu n'est pas toujours le motif. Le mariage ne consiste plus à initier une compagne à ses joies comme à ses tristesses; notre siècle en a fait une exploitation, ou bien encore une de ces expositions brillantes, où l'on ne songe qu'à éblouir la foule.

Il faut à la Femme un théâtre, où elle se donne elle-même en spectacle, avec des décors variés, avec de perpétuels changements à vue. Je ne dis pas assez, " lui faut un temple, dont elle prétend bien être l'éblouissante divinité. Les hommages qu'elle y attend se mesurent sur la magnificence qu'elle y déploie. Insensée, qui croit voir l'admiration monter vers sa personne, tandis que tout s'arrête à ce vain appareil; qui s'imagine sans doute être pour tous une idole, tandis que, pour la plupart, elle est seulement un jouet, j'allais dire une poupée!

Supposons qu'au lieu de ces déesses pleines d'elles-mêmes et jalouses d'éclipser leurs rivales, notre siècle admirât dans ses Femmes cette belle simplicité, qui n'exclut point l'élégance, cet esprit d'ordre et de travail, qui ne bannit qu'une oisive prodigalité; ne pensez-vous pas, Messieurs, que la face des choses changerait bientôt par cette seule influence? En peu de temps, elles détacheraient l'homme des vanités, où il se complaît en leur compagnie, et parviendraient à lui faire goûter des biens plus solides. Par suite, il s'habituerait à chercher son bonheur moins au dehors qu'au dedans. Il estimerait le mérite, alors même qu'un riche héritage ne vient pas le rehausser; et parce qu'il ne tiendrait pas tant à ce qui n'est qu'accidentel, ses affections, aujourd'hui trop fugitives, deviendraient sérieuses et inébranlables.

Il en était ainsi autrefois, et j'entends demander où sont ces Femmes si fortement trempées, dont s'enorgueillissait à juste titre la société française. Admirables figures, qui nous ont apparu aux jours de notre enfance et qui sont restées profondément empreintes dans nos lointains souvenirs, avec quelle vénération profonde nous les saluons toujours!

On trouvait parmi elles tous ces types touchants de décence et de vertu, dont nous parle la Sainte Ecriture; des Saras, assidues à leur foyer et voilées de leur modestie, quand elles se montraient au dehors; des Rebecas, à qui rien n'échappait de ce qui se passait dans leur maison, et qui trouvaient, dans leur amour inventif, des ressources pour toutes choses; des épouses belles comme Rachel, des mères fécondes comme Lia; des veuves héroïques, qui auraient imité le courage de la chaste Judith; de jeunes femmes, élevées peut-être au premier rang et capables, ainsi qu'Esther, d'opérer la rédemption d'un grand peuple. Ah! que de vœux ardents les rappellent encore parmi nous! Revenez, revenez, ô fille de Sulam, reparaissiez au sein de nos sociétés, et que nous ayons le bonheur de vous contempler de nouveau! Que verrez-vous dans la fille de Sulam, nous dit la voix d'en haut, sinon un mélange de grâce et de force, et

comme un chœur de musique mêlé au bruit des camps ? Mais non ; elle ne revient pas, elle refuse de se montrer au milieu de nos corruptions et de nos raffinements sensuels. Les rues de Sion sont pleines de larmes, parce qu'on n'y voit plus passer ces Femmes d'élite pour se rendre aux solennités du Seigneur. Nos campagnes et nos cités demeurent dans le deuil, parce que dans leurs cendres il n'en est point sorti qui leur soient semblables.

Messieurs, j'ai peur d'être accusé d'injustice et de méconnaître les miracles dont nous sommes témoins. Car si les temps passés ont eu leurs gloires, le nôtre ne rappelle-t-il pas quelques-unes des merveilles de la primitive Eglise ?

Pendant qu'il parcourait la Judée, pour prêcher le nom de Jésus-Christ, l'apôtre Pierre reçut un jour une touchante ambassade. C'étaient les fidèles de Joppé, qui avaient député vers lui deux d'entre eux pour lui dire : " De grâce, ne refusez pas de venir jusqu'à nous." Leur ville tout entière était plongée dans la tristesse, et quiconque y entra, à cette heure n'y entendait que des gémissements. Sur un lit d'honneur, au milieu d'une salle richement parée, on voyait étendu le corps inanimé d'une femme dont la vie avait été pleine d'œuvres saintes et de pieuses largesses. Lorsque l'apôtre y eut été introduit, il se trouva entouré d'une foule en pleurs, et les veuves lui montraient les habits, les tuniques que la défunte faisait autrefois pour elles. Elogo muet, mais éloquent, qui laissait assez comprendre la grâce universellement désirée. Ce qu'on demandait à Pierre, c'était une résurrection.

Messieurs, depuis trois ans, une prière semblable s'élève vers le ciel des régions les plus éloignées du globe. La charité de la France, c'est-à-dire surtout celles de ses Femmes, n'est-elle pas partout connue et partout bénie ? Que de chrétientés elle fait vivre ! Que de pauvres enfants elle arrache à la mort, dans les pays idolâtres ! Un moment, on a pu croire que cette source divine allait tarir, lorsque tout occupées à panser nos propres blessures, ces mains bienfaisantes n'avaient plus ni les mêmes loisirs, ni les mêmes ressources. Qui n'a entendu alors les cris de détresse partant des contrées les plus lointaines ? Il semblait que le monde ne pouvait vivre, si notre patrie ne restait à sa place et ne continuait son œuvre de dévouement. Ecrivains sceptiques et railleurs, libre à vous de décrier nos Associations et de jeter sur elles le ridicule ; mais, en vérité, je vous le dis : les larmes de ces pauvres églises, qui vivent du travail et des largesses de la France, plaident plus efficacement la cause de notre résurrection que tous vos vains discours et toutes vos creuses théories.

C'est la Femme, Messieurs, qui donne le ton à nos sociétés. Et il ne faut pas rire de cette royauté de salon, qui vous semble peut-être bien exigüe et condamnée à d'étroites limites. J'avoue que son territoire est peu étendu, mais elle compte des sujets nombreux et soumis : et quoique

son centre d'action soit à l'intérieur, elle rayonne pourtant au dehors et touche presque à toutes choses. Qui ne voit d'ailleurs qu'il y a là un effet d'ensemble et que la multiplicité centuple les forces ? En dépit d'une indépendance hautement affichée, les salons se commandent l'un l'autre ; un même fil les relie, une même étincelle les traverse pour leur apporter, en même temps, la nouvelle du jour ou l'idée qui a pris faveur. Cette idée, c'est l'engouement actuel, c'est la futilité qui est à la mode, c'est la chose, ou l'homme que l'opinion accepte et que la vogue du moment porte sur ses ailes. Souvent il y a là, comme à Delphes, une Femme qui prophétise et dont les paroles sont recueillies comme autant d'oracles. Plaise à Dieu qu'elle n'abuse point de son pouvoir et ne rende à ceux qui la consultent que des réponses de vie !

Cette espèce de sacerdoce devrait être tout de lumière et d'amour. S'il a été dévolu à la Femme, c'est pour que son cœur devienne comme un flambeau qui éclaire et comme un foyer ardent qui chauffe. On a vu plus d'une fois de ces astres bienfaisants qui, dans leur voisinage, éveillaient la vie, faisaient éclore le talent, mûrissaient les grandes pensées et les résolutions généreuses. De même que le jour, en se levant, balaye les ombres de la nuit, il suffisait de leur présence pour bannir des discours toute trivialité, pour rasséréner les âmes et dissiper les nuages qui s'élèvent souvent du milieu de leurs susceptibilités jalouses. Chacun trouvait là comme une conscience vivante qui le révélait à lui-même et le forçait à rougir de ses propres fautes.

Une semblable influence est un bienfait pour la société. Elle constitue un foyer d'attraction dont on ne s'approche point sans devenir meilleur. Le génie lui-même subit parfois cet ascendant, et vient y chercher une parole d'encouragement et de salut. Qui ne sait que c'est parfois à une Femme de tête et de cœur que nos grands hommes ont dû leurs plus beaux actes de vertus ou leurs inspirations les plus brillantes ?

A l'inverse, si la Femme se laisse envahir par la futilité, tout s'abaisse en même temps, tout tombe avec elle. Les vaines préoccupations qui émanent de sa personne forment autour d'elle une atmosphère épaisse, qui s'étend de proche en proche et couvre bientôt un immense espace. Elle sème l'inutilité sous ses pas ; et partout où elle a mis le pied, le sol ne tarde pas à devenir stérile.

La suivrons-nous plus bas encore, je veux dire dans cette oubli graduel de sa naturelle dignité, où le ton, les habitudes sont en dissonance avec son rang et son caractère ? A mesure qu'elle descend nous verrons l'homme s'affranchir de ces délicatesses et de ces réserves qu'on ne lui demande plus, et installer à la place un genre faux et meséant, que je n'ose appeler de son nom propre du haut de cette chaire.

Que devient alors cette fleur de politesse dont la France avait le renom ? Qu'a-t-on fait de cette distinction exquise d'attitude et de langage, dont

notre société fournissait aux autres le modèle ? Je le dis à notre honte, cet héritage précieux, nous l'avons parfois trouvé trop lourd. On nous a vus sur le point de l'abandonner à d'autres, tandis qu'en revanche, nous adoptions je ne sais qu'elles façons d'agir d'origine et d'importation étrangères.

A qui la faute, Messieurs, sinon à celles qui devaient tout conserver, et qui sont peut-être les premières à dissiper le commun patrimoine ?

Ne croyez pas que la Femme se borne à vous communiquer ce vernis extérieur, qui brille d'un certain éclat dans les relations du monde ; son action va bien plus avant ; elle atteint le fond même de notre vie ; et c'est une vérité universellement reconnue, qu'elle détermine le degré de moralité auquel un peuple arrive.

Certes, il y a folie à rêver je ne sais quel état social d'où les désordres seraient complètement bannis, où le mal ne trouveraient plus de place. L'humanité étant donnée, avec les ambitions qui la dévorent, avec les passions qui la travaillent, comment voulez-vous qu'elle avance dans sa route d'un pas assez ferme pour ne jamais s'égarer ? Et quand la solitude elle-même se fait parfois mauvaise conseillère, que dire de ce qui fermente dans ces vastes agglomérations, qu'on appelle nos cités, dans ces immenses rassemblements qui représentent les nations ! Espérer, après la déchéance, le retour de ces beaux jours que le Livre divin raconte à sa première page, c'est se bercer d'illusions, c'est se nourrir de chimères.

Il faut donc en prendre son parti. Tant que vivra le monde, les scandales ne cesseront d'éclater dans son sein, et il est nécessaire qu'ils viennent, ainsi que le Fils de Dieu l'a lui-même déclaré. Vous avez beau nous dire que la criminalité perd du terrain à mesure que l'instruction en gagne ; vous avez beau nous faire entrevoir, dans le mirage de l'avenir, une sorte d'âge d'or où l'homme, suffisamment édifié sur ses intérêts, ne les cherchera plus en dehors du devoir ; nous savons, de reste, à quoi nous en tenir sur ces belles maximes ; nous n'ignorons pas que l'ivraie, laissée dans le champ du Père de famille, ne fera que croître jusqu'au jour de la moisson, tout aussi bien que le bon grain lui-même.

Mais une vérité qu'on doit proclamer hautement, c'est que le mal n'existe qu'avec la complicité de la Femme, ou plutôt qu'il naît de sa triste initiative. Un peuple, dans son ensemble, ne se corrompt que par sa faute. Car elle a le pouvoir d'arrêter le flot impur et de lui dire : Tu viendras jusqu'ici et tu briseras ton orgueil contre ce grain de sable. Son souffle seul est assez fort pour refouler la vague menaçante et l'obliger à retourner en arrière.

Ah ! Messieurs, que ne pourrait point, pour notre salut, une vaste coalition de Femmes chrétiennes, qui se donneraient la main, et qui seraient décidées à ne jamais transiger avec la conscience ? Par la seule fermeté de son attitude, ce bataillon sacré contiendrait l'ennemi et nous

forcerait nous-mêmes à remporter la victoire. On verrait peu à peu nos habitudes s'assainir, nos fêtes mondaines renoncer à leurs excès, le luxe rentrer dans les bornes où voudrait le renfermer la raison, l'immoralité rester dans les ténèbres d'où la décence publique ne la devait pas laisser sortir.

Je le sais, l'union de ces véritables chrétiennes existe en plusieurs lieux ; au milieu de l'entraînement général, il en est qui n'ont pas craint d'arborer une bannière de retenue et de noble simplicité, que le Père commun des fidèles a bénie et qui abrite déjà bon nombre d'âmes d'élite ; pourquoi tant d'autres, qui partagent les mêmes convictions, rangent-elles pas sous un semblable étendard ? Ignoreraient-elles leur puissance ? Ne savent-elles pas qu'elles tiennent en mains nos destinées morales ?

Ce qu'il faut à notre pays, bien plus encore que les règlements extérieurs, c'est un immense *Sursum corda*, qui retentisse, à la fois, sur tous les points du territoire. Aux Femmes fidèles à leur Dieu appartient la gloire de nous le faire entendre ; c'est leur tradition et leur privilège. Ainsi autrefois, à Rome, l'illustre fille des Cécilius, après avoir amené au Christ son frère et son époux, les appelait à cueillir les palmes qui leur étaient offertes, à ceindre les couronnes qui leur étaient préparées. Déjà l'aurore faisait place au jour, déjà l'heure de la lutte suprême allait sonner : " Courage, s'écriait-elle, soldats du Christ, rejetez loin de vous les œuvres ténébreuses et revêtez-vous des armes que portent les enfants de la lumière." Ce cri généreux a retenti dans notre France, à toutes les grandes époques de son histoire. C'est celui de Geneviève, lorsqu'elle voit, à l'approche du danger, ce peuple de Paris saisi de terreur, et les guerriers eux-mêmes ne retrouvant plus leur vertu. C'est celui de Clotilde, lorsqu'elle assiège de ses exhortations le cœur d'un prince idolâtre et celui de ses farouches soldats. Ils la comprennent au moment critique, et le triomphe où elle les conduit à Reims, surpasse tous ceux qu'ils ont remportés sur les champs de bataille. C'est celui de la vierge de Vaucouleurs, quand elle relève les esprits, rappelle la victoire sous nos drapeaux et marque par de brillants succès toutes les étapes de sa mission providentielle. Vous avez enfin rendu hommage à ses services, et de cette place publique, où s'élève maintenant sa statue, ne l'entendez-vous pas vous crier encore : Allons, soldats du Christ, l'heure est venue de secouer ce lourd sommeil qui n'appartient qu'à la nuit, et de prendre le vêtement guerrier qui convient à la lumière : *Eia, milites Christi, abjicite opera tenebrarum et induamini arma lucis.*

Messieurs, Dieu a ses habitudes dont on ne le voit guère se départir. C'est par une Femme que la grâce est entrée dans le monde ; c'est par une Femme que le peuple des Francs a été initié au Christianisme et que plus tard il a été miraculeusement délivré. Aujourd'hui que le monde

semble repousser tout secours surnaturel, aujourd'hui que le pays de Clovis paraît renier la foi qu'il avait embrassée, c'est par la même voie que nous obtiendrons le salut ; la Clotilde et la Jeanne d'Arc de notre temps, ce sont toutes les Femmes chrétiennes.

Cette année même, nous les avons vues se donner rendez-vous au pied de cet autel. Un soir, elles étaient ici au nombre de dix mille. Les cierges allumés qu'elles tenaient en main, avaient transformé ces vastes nefs comme en un ciel constellé ; ou plutôt ces feux mouvants rappelaient les nuits radieuses d'Israël, alors que sorti de l'Égypte, le peuple traversait la solitude sous la conduite d'une nuée lumineuse, que Dieu lui avait envoyée. Femmes chrétiennes et françaises, soyez toujours dans le monde telles que nous vous avons contemplées dans ce sanctuaire. Portez-y la lumière empruntée à l'autel du Seigneur ; formez toutes ensemble cette colonne ardente, qui devra nous guider à travers les ténèbres du désert. La nuit qui pèse sur les esprits est épaisse, vous la dissiperez par la splendeur de votre foi, et vous ramènerez l'homme aux croyances oubliées de sa jeunesse. Les vérités sont diminuées parmi nous, vous leur rendrez leur intégrité et leur éclat ; les vertus se font de plus en plus rares, vous les multiplierez par votre exemple et par votre zèle.

On me dit encore qu'il n'y a pas longtemps, cent mille d'entre elles s'étaient entendues pour présenter à nos législateurs une pétition réclamant l'observation du Dimanche ; et ce jour-là, de judicieux observateurs déclaraient qu'elles avaient fait de la politique vraiment française.

Eh bien ! qu'elles fassent mieux encore. Si elles n'ont pas pour elles le pouvoir civil, qu'elles usent de celui qui leur appartient, pour nous forcer, en quelque sorte, à garder le repos de Dieu. Je ne crains point d'affirmer que, travaillant pour une telle cause, ce qu'elles voudront, elles le pourront, et qu'il s'agit seulement d'oser pour tout obtenir.

Heureux le jour où, redevenu chrétien par cette douce influence, le pays tout entier se verra délivré des périls qui l'enveloppent et des ennemis qui l'assiègent. Comprenant alors d'où lui vient le salut, sentant que la Femme française a opéré sa rédemption, il entonnera en l'honneur de la nouvelle Judith l'hymne de reconnaissance que les habitants de Béthulie adressaient autrefois à l'ancienne :

« Oui, lui dira-t-il vous, êtes la gloire de nos cités, vous êtes la joie et l'honneur de notre peuple ; parce que vous avez agi virilement, parce que votre cœur, s'est armé de courage, parce que vous avez aimé la chasteté et la vertu. La main du Seigneur a été avec vous et les bénédictions qui vous attendent seront éternelles. »